

Monique MEMBRADO, L'“ identité de l'aidant-e ” : entre filiation et autonomie, un autre regard sur la vieillesse, *Gérontologie et société*, *La galaxie des aidants*, n°89, juin 1999, 117-134.

Monique Membrado*

A Jacques Pous

Mener une réflexion sur l'“ identité de l'aidant-e ” implique au préalable un travail de définition ainsi que la mise en avant d'un certain nombre de précautions. La notion d'“ aidant ” apparaît dans le champ de la gérontologie avec la mise au jour d'une définition médicale et déficitaire de la vieillesse. Elle caractérise d'abord les actions accomplies par les professionnels des services gérontologiques auprès des vieilles personnes. Très vite, elle diffuse dans les milieux de la recherche qui prennent pour objet le vieillissement dans sa dimension économique et gestionnaire. La notion d'“ aidant ” est présente également chez les professionnels du “ handicap ” et ici quel que soit l'âge de la personne concernée. Elle relève, comme certains chercheurs le font remarquer, d'une conception technicienne de la relation d'aide (Lavoie, 1999) et surtout, et il s'agit sans doute là de sa faiblesse majeure, d'une conception unilatérale d'une action qui est en réalité une relation. Son transfert du domaine professionnel à celui des relations familiales ne peut se faire sans distorsion et sans précaution sur le plan de la recherche. La problématique de l'aide a suscité des analyses du soutien apporté aux “ personnes âgées dépendantes ” au sein des familles, comme un “ fardeau ” (Bocquet, Berthier, Grand, 1994), une charge pour les aidant-e-s. On doit lui reconnaître d'avoir permis de faire émerger “ la partie immergée de l'iceberg ” (Guberman, Maheu et Maillé, 1993) dans la relation entre l'Etat ou les solidarités publiques et les ressources informelles : le travail invisible fourni par les familles et les femmes en particulier. La mise au jour de la catégorie des “ aidant-e-s ” participe d'une reconnaissance du rôle joué dans l'économie générale par ce que Déchaux nomme “ l'économie cachée de la

parenté ” (Déchaux, 1996), autrement dit, l’efficacité de la production et des échanges domestiques dans la sphère publique.

Cet article se propose d’apporter une contribution à la réflexion déjà bien entamée sur l’aide à la vieillesse et le lien intergénérationnel, à travers une perspective constructiviste et interactionniste, centrée sur la construction identitaire dans la relation d’aide au regard des transformations de la structure familiale.

Les travaux menés sur l’aide à la vieillesse se sont centrés presque exclusivement sur “ la galaxie des aidants ” professionnels et non professionnels, en repérant des configurations d’aide (Clément, Grand et Grand-Filaire 1996), les processus de “ désignation ” qui sollicitent des personnes particulières de la famille, et en mettant au jour les conditions d’arbitrage avec les divers espaces-temps sociaux et relationnels que la situation d’aide suscite. L’analyse de la situation de l’aidant et plus souvent de l’aidante a permis de mieux appréhender la complexité de ce que les épidémiologistes ont qualifié à l’aide de leurs échelles, de “ fardeau ” ou de charge et de ses répercussions sur la vie sociale et affective des personnes concernées.

Les recherches sociologiques sur le vieillissement ont contribué, à partir d’une volonté d’intégration de cette thématique dans la sociologie de la famille, qui l’avait ignorée jusque là, à analyser la situation d’aide au regard d’une problématique du lien intergénérationnel (Attias-Donfut, 1995). Il s’agissait ainsi de donner à l’aide apportée aux vieilles générations une dimension positive et dynamique. En effet, à trop axer sur la charge que représente la vieillesse, à ne la considérer que comme un “ risque ” ou un “ coût social ”, on oublie la part active et féconde du lien intergénérationnel dans la constitution des sociétés et dans la construction identitaire des individus qui les forment. Il nous semble que l’identité de l’aidant-e, la manière dont il – elle se construit dans cette relation et au regard des valeurs et de l’histoire familiales, ne peut s’appréhender qu’à l’aune de celle de la personne “ aidée ”. Il s’agit alors de renverser l’ordre habituel et, pour reprendre la conceptualisation d’un modèle d’interprétation du lien familial comme “ circulation du don ” (Bloch et Buisson, 1994) qui nous paraît particulièrement heuristique¹, de partir du point de vue du “ donateur ” même si la place du “ donataire ” est le pivot de la reproduction ou des transformations du lien familial.

¹* Sociologue, Centre Interdisciplinaire d’Etudes Urbaines (CNRS-Université de Toulouse-Le-Mirail), Maison de la Recherche, Université de Toulouse II, 5 allée Antonio Machado, 31058-Toulouse cedex et Unité INSERM 518, Toulouse III.

voir son utilisation dans Membrado Monique, L’aide à la vieillesse à l’épreuve du genre, in “ Le genre : de la catégorisation du sexe ”, Utinam, n°5, printemps 2000, à paraître.

Ainsi, nous voudrions tenir ensemble les deux termes de la relation pour une compréhension de la construction identitaire de la personne aidante. Si la vieillesse est un processus de construction identitaire constitué de l'articulation de deux dimensions - la transition biographique (négociation avec soi-même) et la transition relationnelle (négociation avec les autres et l'image qu'ils me renvoient) (Caradec, 1998), les formes de ce processus que, pour notre part, nous avons appelé les "formes du vieillir" (Clément, Mantovani et Membrado 1995) agissent sur la relation d'aide et sur le sentiment identitaire de la personne aidante.

Nous orienterons donc notre article selon trois axes :

- 1- les formes du vieillir : expériences de la vieillesse au carrefour des regards
- 2- la situation d' " aide " : une interaction au carrefour d'une histoire personnelle et d'injonctions sociales
- 3- Filiation et autonomie : le lien intergénérationnel et l'inscription dans le temps à l'épreuve des transformations sociales

1- Les formes du vieillir

Les vieilles personnes sont rarement sollicitées pour faire part de leurs expériences existentielles. Les images de la vieillesse sont essentiellement celles des autres. Si le bon sens de l'adage " on vieillit comme on a vécu " repose sur sa référence au temps écoulé, à l'histoire, les définitions hétéronomes de la vieillesse la privent de cette dimension temporelle et plurielle pour la réduire à un état, usant de catégories stigmatisantes et homogénéisantes. Le vieillissement reste paradoxalement une altérité radicale alors qu'on le sait à l'œuvre très tôt dans les processus cellulaires et qu'il caractérise le cycle de la vie. On peut imaginer combien les personnes vieillissantes, dans une société qui valorise tant la jeunesse et le dynamisme, sont amenées à combiner dans leur négociation avec l'avance en âge, sentiment intérieur de vieillir et regards externes (Membrado, 1999). L'épreuve de la disqualification est une expérience partagée par beaucoup mais qui se vit différemment en fonction des histoires personnelles et sociales. L'entourage le plus proche peut participer, plus ou moins à son insu, à l'incorporation par les " anciens " de ces images d'incompétence, éprouvée par ailleurs ou encore d'enfermement et de réduction des gestes et des lieux. Le processus de " déprise " (Clément, 1999), qui relève de l'expérience vécue du vieillissement et qui peut tout à fait s'accomplir dans la sérénité ou en tout cas dans le sentiment d'une

transition biographique négociée, peut se muer en “ dépendance ” quand le sentiment de la disqualification est trop fort. L’expérience de l’ “ étrangeté ” au monde ou encore le sentiment de n’être plus à sa place prend, dans les récits des personnes âgées quand on les interroge (Clément, Mantovani et Membrado, 1995), des formes diverses, plus ou moins explicites, où se mêlent presque toujours le regard sur soi et le regard des autres. Ainsi dans le récit de cette dame, qui se met en scène avec son petit fils, la privation de parole à laquelle elle se contraint, équivaut à une mort en sursis : “ *moi qu'est-ce que vous voulez que je dise à mon âge? 'Comment tu vas mamie?' 'Tu sais j'ai des difficultés à marcher, j'ai des crises en ce moment parce qu'il fait sec, l'arthrose, c'est terrible' alors il me dit 'faut pas te plaindre, tu pourrais...y en a qui sont morts à ton âge'. Et bien oui il est réaliste et il se dit' après tout la mamie elle est bien, y en a qui sont mortes à ton âge, ne te plains pas'. Qu'est-ce que vous voulez dire? Rien(...). Evidemment il faut savoir se taire aussi² ”.*

C’est bien dans la relation à l’autre que s’accomplit le processus de construction identitaire et que se négocient avec plus ou moins de réussite les formes du vieillir.

Ces dernières sont diverses et remettent en cause les définitions catégorielles et homogènes de cette dernière partie du cycle de la vie. Au-delà de l’expérience de la dévalorisation, les vieilles personnes s’inscrivent différemment dans la durée. Nous avons relevé plusieurs modes de situation dans la vieillesse et de présentation de soi (Clément , Mantovani et Membrado 1995 ; Clément 1996) qui font appel de manière plus ou moins explicite aux liens avec les familles.

Nous retiendrons ici dans les formes d’expression de la vieillesse ce qui contribue à apporter un éclairage à la situation d’ “ aide ”.

On ne vieillit pas dans les mêmes conditions selon que la famille est présente ou éloignée et surtout selon la place affective et symbolique qui lui est accordée. Ce qui distingue les gens âgés dans leur rapport à la famille, et principalement aux enfants, c’est une attente plus ou moins forte de soutien, de présence ou au contraire une mise à distance des relations familiales.

Vieillir en famille

Parmi les personnes que nous avons classées dans la catégorie des “ **en famille** ”, se retrouvent des personnes, hommes et femmes, dont la trajectoire manifeste un

² souligné par nous

fonctionnement collectif familial sur la longue durée et qui ont toujours privilégié les liens familiaux. Ce sont des familles en général issues de l'émigration et chez qui la culture familiale et les liens entre générations sont forts. L'histoire a mis ces familles à l'épreuve de la solidarité qui s'est montrée en général efficace. A un investissement important sur les enfants qui trouve à s'exprimer ainsi : "*j'ai réussi mes enfants*" ou "*je ne vis que pour mes enfants*", la réponse des enfants existe dans la plupart des cas. Pour d'autres de la même catégorie, la famille est présente, en particulier par les enfants qui se trouvent à proximité, mais elle joue moins comme un refuge que comme un potentiel qui peut être mobilisé selon le besoin. C'est ce que nous avons appelé la famille "tremplin". Ce sont des personnes qui ont toujours fait preuve d'indépendance et pour qui la vie a été l'occasion de nouer des relations amicales et sociales choisies dans un cadre familial présent mais non contraignant. Au contraire des premières, qui une fois arrivées sur place, n'en ont pas bougé, elles ont connu une relative instabilité résidentielle. Les premières plus "en famille" que les secondes se situent plus explicitement quand il s'agit d'exprimer son expérience du vieillissement, dans le registre du "vieillir par la vieillesse". Qu'est ce à dire ? Dans les définitions de soi que mettent en scène les personnes rencontrées, le sentiment d'être vieux ou de faire partie des vieux relève d'expériences diverses qui font éclater toute définition arbitraire d'un "seuil de la vieillesse". Certains individus perçoivent l'avance en âge comme une simple accumulation d'années qui ne change pas fondamentalement leur histoire. Le "vieillir par la vieillesse" rassemble des personnes qui, au contraire, se sentent devenir vieux et endossent leur entrée dans la vieillesse comme un véritable changement de statut (il faut ajouter que ce sont des personnes qui sont en moyenne, paradoxalement, plus jeunes que celles du "vieillir par l'âge"). Cette expérience d'un changement qualitatif de leur être les pousse plus que les autres à se laisser porter par le lien aux enfants, en particulier, qui ne s'est jamais distendu à leurs yeux. C'est dans ce contexte que se trouvent aussi d'ailleurs les familles les plus protectrices à l'égard de leurs aînés et où les enfants alimentent cette vision d'une vieillesse "vulnérable" : "*maintenant j'ai donné la carte pour le retrait, c'est les enfants, ils veulent plus que j'y aille, les enfants, ils y vont, ils s'en occupent, parce qu'on ne sait jamais les vieux vous savez...*". On voit comment cette construction interactive de la situation de vieillesse peut intervenir dans la forme que prendra la situation d'aide et, dans certains cas, conduire "naturellement" à une prise en charge négociée.

Vieillir sans famille

Parmi ceux qui peuvent relever de ce registre, on trouve des “indépendant-e-s” de longue date et quelques personnes dont la trajectoire et la situation actuelle manifestent une attitude de “dépendance” déjà ancienne.

Les “indépendants” sont avant tout constitués de célibataires ou de veufs et veuves précoces qui vivent leur avance en âge dans la continuité d’une trajectoire faite d’autonomie et de préservation de la liberté. Ce sont des personnes qui ont appris à vivre seules et qui, en prenant de la distance vis-à-vis de la parentèle proche, se sont construit des réseaux de relations librement choisies. Le cas des femmes célibataires et des femmes qui ont été veuves relativement tôt, est particulièrement exemplaire. Parmi les événements marquants de leur vie, elles citent volontiers les moments de rupture avec la famille qui ont signé leur indépendance ou encore les moments enchantés de leur jeunesse autour du bal, des voyages ou des sorties entre “copines”. Par exemple cette dame nous confie : “*je vais vous citer le plus agréable de ma vie, j’étais jeune, c’est quand je suis partie à Paris avec mes patrons (...) parce que je suis partie sans prévenir ma famille (...)*”. La même retourne aujourd’hui dans son pays natal pour y passer trois semaines dans un hôtel alors qu’il lui reste quelque famille et continue de voyager ailleurs ou dans la ville avec une curiosité toujours en éveil. La fréquentation de divers foyers 3^{ème} âge reste pour elles une manière de négocier une continuité sereine entre vie passée et vie présente, multipliant les occasions de voir du nouveau, de sortir et de profiter du bonheur de relations certes continues mais qui peuvent se rompre sans souffrance. Le recours aux services collectifs (Foyer restaurant ou Club 3^{ème} âge) répond aussi pour beaucoup de ces femmes “d’extérieur” à une volonté de se décharger des tâches domestiques.

Cette expérience de maîtrise de sa vie rend ces personnes particulièrement aptes, lorsque les handicaps surviennent, à mobiliser l’aide qui leur est nécessaire avec des recours variés, de l’organisation et souvent une certaine anticipation.

Ceux que nous avons appelés les “dépendants anciens”³ ont tous et toutes été mariés et ont eu des enfants. En attente forte vis-à-vis de la famille, la vie ne leur a pas offert ce qu’ils en espéraient. Les enfants sont parfois loin mais plus encore ils n’ont pu surmonter des situations de deuil qui les a coupés de liens qu’ils auraient pu renouer ou créer. Si le lien familial n’est pas satisfaisant, les relations amicales ne sont pas

³ il faut ici entendre “dépendance” dans son sens social de “dépendance à autrui” et non pas dans son sens médical.

développées. C'est une vieillesse mal vécue qui s'exprime, une "vieillesse maladie" qui succède sans trop de surprise à une vie vécue sous le signe de la plainte affective et du déficit relationnel.

Dans ces vieillesse multiples, la place occupée par la famille apparaît comme déterminante. Une part des personnes "en famille", que cette dernière soit présente ou non, a dans la tête la possibilité de "mise en dépendance". Cela est sans doute encore plus vrai pour certaines femmes qui, de par leur position dans la division sexuée du travail, ont accumulé toute leur vie un "crédit d'aide" (Hagestad, 1995) qui peut les mettre en situation d'attente très forte vis-à-vis de l'entourage. On a sans doute là un effet de génération qu'il convient de ne pas négliger et il n'est pas impensable que les transformations à l'œuvre dans la structure familiale et dans le système de valeurs induiront de nouveaux comportements relationnels.

Des expériences positives fondées sur le soutien et la transmission

Parmi les différentes façons de s'accommoder de l'avance en âge, de négocier en douceur et avec sérénité cette dernière partie du cycle de la vie, l'expérience de l'aide et celle de la transmission font partie des expériences positives.

On sait que la transmission matérielle mais aussi symbolique joue un rôle considérable dans l'échange des générations. Elle permet aux personnes vieillies, à travers le don d'objets ou la transmission d'une passion, de reconnaître le temps écoulé comme un temps porteur de valeurs qui ne s'épuiseront pas quand elles disparaîtront. La vieillesse peut être ainsi perçue plus comme accumulation que comme usure. Le relais semble de ce fait assuré. Cette trace laissée peut être matérielle et peut s'effectuer dans le cadre d'une demande d'aide plus ou moins explicite. Ainsi cette dame qui fait une donation partage de sa maison familiale à ses filles : "*Mais maintenant, j'en ai juste pour moi parce que j'ai donné. J'ai dit 'je vais donner à mes enfants, comme ça, c'est fait'. Et alors comme ça si elles veulent me soigner, elles ont des sous. Voilà. Et puis plus tard ... enfin, je l'ai fait comme ça*". La continuité peut être assurée de manière plus symbolique, à travers une passion transmise, celle de ce monsieur qui a trouvé un successeur en la personne de son petit-fils : "*Je lui ai dit, si tu as ton brevet, je te passe tout mon matériel de pêche et je vais t'initier à la pêche. Il l'a eu, je lui ai passé absolument tout le matériel, et je l'ai emmené en montagne, et allez. J'ai commencé à*

prendre deux truites, là... et tu vois comment il faut faire... ” ou encore cette dame qui engrange les récits de ses voyages pour mieux en transmettre la mémoire : *“ tous les voyages avaient un album, avaient un carnet. J’ai donné tout ça à une petite nièce, je me suis débarrassée de tout, pour qu’elle en jouisse assez tôt pour préparer... ”*.

Ce rôle qui trouve à s’exprimer aussi à travers celui du grand-parent, met ces personnes en situation de donateur et de pivot au sein de la lignée familiale. On le retrouve aussi chez les personnes en position d’ “ aidantes ” à l’égard d’un mari ou d’un proche malade. La situation de pourvoyeur de soutien les maintient dans une relation dominée par l’échange. Si ces personnes expriment un sentiment d’existence plutôt positif c’est qu’elles ne se trouvent pas réduites à la position de donataire et qu’elles ont ainsi la possibilité de se vivre plus longtemps comme sujet (Drulhe, 1993).

2- La situation d’ “ aide ”

La reconnaissance de la personne aidée comme sujet passe entre autres par le souci d’assurer la continuité du lien familial. Pour que la filiation identitaire (Déchaux, 1997) s’accomplisse, il faut que soit rempli un certain nombre de conditions. Les caractéristiques de l’aide reposant sur des critères essentiellement genrés, on peut se demander d’une part, quel est le sens que les aidantes donnent à cette assignation, d’autre part, si les transformations actuelles dans le domaine des rapports sociaux de sexe et des valeurs sociales et familiales ne sont pas susceptibles d’infléchir le rapport à la tradition.

La construction identitaire de la personne aidante s’effectue comme celle de la personne vieillissante, au carrefour de l’histoire personnelle et des injonctions sociales. La manière dont s’opère la “ désignation ”, soit par négociation au sein du groupe familial, soit par naturalisation d’une relation construite sur la longue durée, soit par attribution plus ou moins imposée, aura une incidence sur le sentiment identitaire et existentiel de la personne désignée. De la même façon, la situation d’aide en provoquant des bouleversements plus ou moins importants dans l’organisation des espaces-temps sociaux et relationnels de l’aidant-e et de l’entourage familial, est susceptible d’ébranler l’identité familiale.

Il convient en premier lieu, afin de rendre intelligible l’investissement des personnes, de considérer la pluralité des situations et des formes de soutien en fonction du statut familial, sexué de l’aidant-e et de l’aidé-e. Il convient de préciser aussi quel type de

prise en charge sollicite la vieille personne, en considérant des situations extrêmes comme celles de la démence par exemple. C'est en évitant le recours à des catégorisations généralistes que la connaissance des liens qui s'instaurent entre les générations pourra s'enrichir.

La personne en situation d'aide occupe une place de donateur, donatrice. Cependant, elle a connu aussi à un moment de sa vie le statut de donataire. Dans les relations entre ascendants et descendants, le don de la vie apparaît comme le premier envers lequel s'éprouve ou se refuse le sentiment de dette : “ *le premier fait strictement empirique de la condition humaine, c'est (donc) que l'Homme naît endetté* ” (Caillé, 1983 : 97-98). L'accumulation de la dette peut se poursuivre par la socialisation qui suit la naissance et qui fournit les outils d'apprentissage de la vie. C'est cette position de donataire et la manière dont le don sera interprété et apprécié qui détermine, selon la théorie de Marcel Mauss réactivée par des chercheurs (Bloch et Buisson 1991) dans l'étude du lien familial, la continuité ou la rupture dans les relations intergénérationnelles et l'identité familiale. C'est donc le sentiment de dette ou le déni de la dette qui régirait le sens des échanges et des transformations. Ce modèle d'interprétation de ce qui se joue dans les relations familiales verticales n'apparaît pas comme directement applicable aux relations horizontales. Par exemple le cas des couples où le ou la conjointe se situe en position d'aidant-e ne peut s'analyser à l'aune de ce modèle, qui fait appel à la verticalité, au lien de filiation ; néanmoins on a pu remarquer que le fonctionnement à la dette pouvait, dans certaines configurations, régir l'expérience des couples vieillissants, selon le type de contrat qui les liait et selon les caractéristiques de leur histoire commune (Grand, Grand-Filaire et Pous, 1991).

La mise en évidence de configurations d'aide, c'est-à-dire de formes de soutien aux anciens à l'intérieur des familles, fait apparaître la place centrale, dans la “ désignation ” et les arbitrages familiaux, des lignées féminines. Le sentiment de dette serait-il sexué ? Cet acquis des recherches sur l'aide à la vieillesse invite à réinsérer les travaux sur les liens intergénérationnels au sein d'une analyse des rapports sociaux de sexe. En effet, l'institution familiale est un des lieux d'expression de la division du travail dans la société, et la tendance à la naturalisation des liens familiaux rejoint le processus de naturalisation qui affecte le champ du travail domestique et de soins en général. C'est à la lumière d'une analyse critique des rapports entre solidarités publiques et aides “ informelles ” plus justement nommées “ économie cachée de la parenté ”, que la compréhension de la construction identitaire de l'aidant-e prend tout son sens. L'appel

que l'Etat adresse aux solidarités familiales réactive la question des rapports entre espace privé et espace public et celle de la reconnaissance du travail effectif fourni par les membres familiaux, pour la collectivité.

Quand on cherche à définir les caractéristiques de l'aide, apparaissent un certain nombre de critères dont l'appartenance sexuée (ou genrée) ne fait aucun doute. Nous prendrons la typologie de Déchaux pour sa forme systématisée, mais ces dimensions ont été repérées pour partie par d'autres chercheurs (Clément et Drulhe, 1992). L'auteur en repère cinq : - la plasticité, qui relève d'une adaptation aux besoins définis qualitativement par des rythmes, des caractères propres à la personne aidée, - la polyvalence, qui définit bien les multiples tâches sollicitées par l'accomplissement du travail domestique (soutien matériel, affectif, garde d'enfants, soins...) - la confiance, nécessaire dans l'intrusion des affaires privées, - l'accessibilité qui suppose acquise la proximité géographique ou affective, - la gratuité, propre au système d'échanges dans la parenté mais qui peut être soumise au jeu de la contrepartie, ou du contre – don (Déchaux, 1996)⁴. A l'intérieur des critères qui définissent l'accessibilité, Déchaux signale la disponibilité qui apparaît comme “ inconditionnelle ” car elle “ découle des normes attachées au lien de parenté et notamment aux règles de droit, qui à l'instar des dispositions du Code Civil (...) les consacrent ”. La notion de “ disponibilité ” qui est en effet centrale dans les rationalisations avancées par les aidantes en particulier, pour justifier leur choix, et qui est une notion clé des politiques d'aide à domicile, relève du registre de la construction sociale et sexuée des espaces-temps sociaux. C'est elle qui sert de référent pour expliquer par exemple, que dans une fratrie mixte par le sexe et par le statut marital, c'est en priorité aux femmes célibataires qu'il reviendra de dispenser les soins aux vieux parents.

3- Filiation et autonomie

Cela dit, qu'est ce qui fait que certaines personnes veuillent faire œuvre familiale et comment parviennent-elles à combiner identité personnelle et injonctions sociales ? Ces questionnements gagnent à être menés sous l'éclairage des débats sociologiques sur les transformations de la structure familiale aujourd'hui et qui opposent deux conceptions du lien familial qui, selon nous, sont complémentaires : l'individualisme et l'holisme ou

⁴ Nous empruntons la typologie à l'auteur en l'interprétant librement, p 44-45-46

plus explicitement pour notre propos, l'autonomie et l'appartenance, l'élection et l'assignation (Déchaux, 1995).

Les thèses de l'individualisme familial (De Singly, 1996) insistent sur le déclin de la famille patrimoine, famille lignée au profit d'une forme de relations intra-familiales qui favoriserait autonomie et initiative individuelle. L' " en famille " rassemblerait des individus avec leurs stratégies et leur volonté propres qui passeraient contrat entre eux, privilégiant le relationnel et l'affectif plus que l'allégeance à une lignée. Cette approche de la famille comme espace où le " je " prime sur le " nous " appuie ses arguments sur la dissolution des liens familiaux. Les recherches sur le vieillissement et l'aide à la vieillesse contribuent à relativiser cette thèse, en montrant que si les relations horizontales, et conjugales en particulier, se fragilisent, le lien vertical reste très fort. Selon Hugues Déchaux, qui ne conteste pas le processus d'individualisation qui touche les familles, on assisterait non à un effacement du temps long attaché à la filiation " mais à sa recomposition, la mémoire cessant d'être ordonnée à la reconduction de l'héritage " (Déchaux, 1997 : 9). Ces débats sur les formes prises par les liens familiaux contemporains sont particulièrement heuristiques quand il s'agit de comprendre ce qui se joue dans l'aide à la vieillesse. En effet, les personnes aidantes se trouvent à cette charnière entre aspiration à l'autonomie et reconduction d'une forme de filiation. Les femmes aidantes sont plus que les hommes représentatives de l'expérience de cette contradiction. Comment les femmes, plus que d'autres soumises à la pression normative des injonctions sociales, et plus encore concernées par les revendications d'autonomie qui affectent les acteurs sociaux, parviennent-elles à se construire une identité satisfaisante à travers le soutien aux aînés ?

" Pour saisir l'esprit de la parenté, il faut avant tout prendre en considération la dimension temporelle : la durée d'une vie, la durée des générations. Le sens des relations se construit dans le temps... Les relations sont ainsi tracées dans le cadre de normes, fondées sur des attentes réciproques " (Segalen, 1993 : 107). On l'a vu plus haut, les attentes des aîné-e-s sont plus ou moins explicites, mais elles existent, dépendantes en particulier des configurations et des histoires familiales. Dans la bouche de cet homme de 86 ans, elles expriment une forme de relation qui confine à l'aliénation : " *Les enfants oui, et heureusement que je les ai. Et je vais vous dire j'aime les garçons aussi, mais surtout la fille, il faut une fille (...) Quand on est vieux, c'est la fille qu'il faut (...) Oui elle me disait l'autre jour 'je vais être ta mère maintenant, après être ta fille je vais être ta mère, et tu feras ce que je te dis' ; oui je t'écoute, ne t'en fais*

pas je t'écoute, je vais me fier à toi (...) ” (Clément, Mantovani, Membrado, 1995 : 109). Dans ces propos qui mettent en scène sa fille dans une position de maternage, cet homme, ancien militaire et originaire d’Afrique du nord, exprime la force de la tradition et des normes familiales et sociales, de même qu’il soulève la question de la réinterprétation des places symboliques que sont amenées à effectuer les aidant-e-s. Ce cas de maternage et de relation symbolique inversée se rencontre rarement chez les enfants mâles, à l’exception d’hommes célibataires qui ont toujours cohabité avec leur mère. Cette situation d’inversion des rôles ou des attributions est particulièrement accentuée dans le cas du soutien à des personnes démentes. Il s’agit alors de mettre en place des stratégies de réorientation de l’identification qui peuvent se réaliser ou non après l’épreuve de la désorganisation produite par la crise identitaire. De la dénégation à l’acceptation de la maladie du proche, “ *la reconnaissance de la maladie mentale de l’aidé est vécue par l’aidant-témoin sur le mode de la perte ou de la rupture d’alliance* ” (Drulhe, 1993 : 4). Cette crise identitaire se double parfois de l’épreuve de la solitude dans l’aide et de l’ébranlement de l’identité familiale comme l’évoque cette dame de 68 ans qui prend en charge sa mère démente dont les deux frères ne veulent pas entendre parler : “ *il faut qu’il arrive des pépins comme ça pour que la famille se disloque* ”. Elle justifie cette relation à sa mère par la reconnaissance et l’admiration pour les actes accomplis au long de sa vie : “ *j’estime qu’elle mérite qu’on s’occupe d’elle parce qu’elle a toujours fait ce qu’elle a pu pour nous* ” tout en ajoutant avec quelque amertume qu’elle n’est pas l’enfant que sa mère a le plus aidé.

Par cet exemple, on voit que la problématique de la dette et du don/contre - don n’est pas suffisante à rendre intelligible ce qui se joue dans la construction identitaire de l’aidante. En effet, ce cas n’est pas rare où la personne ne se sent ni reconnue dans l’action accomplie auprès de l’aîné-e, ni “ élue ” de cœur. Alors, pour aller au-delà des rationalisations du type familialiste “ *chez nous on a toujours fait comme ça* ” qui peuvent justifier dans certains cas, le refus de l’aide extérieure, de la délégation, au mépris de sa propre autonomie et de la sauvegarde du lien familial conjugal, nous ferons appel à ce que Déchaux nomme la “ filiation identitaire ”. Le soutien aux ascendants peut participer d’un “ travail biographique ” (Lavoie, 1999) qui se mène pour l’aidant-e à travers la reconstruction d’une histoire, son histoire et celle de la personne aidée, mais aussi plus profondément, en réalisant un travail de mémoire familiale. Ainsi, des propos aussi péremptaires que ceux tenus par cette dame de 48 ans, divorcée et mère d’une fille de 26 ans, fille unique qui a toujours vécu dans la maison de ses parents et qui, tout en

travaillant à l'extérieur organise de manière rationnelle et affective tout un système de soutien à sa mère, sont manifestement guidés par la volonté d'inscription dans le temps long : “ *C'est la continuité de génération en génération quels que soient les événements. Voilà (...) Et ça, j'assurerai de cette façon quelle que soit la tempête !* ”. Le travail de protection de ses anciens s'intègre à un travail de protection vis-à-vis de soi-même. Assurer la permanence du lien intergénérationnel c'est assurer la continuité de gestes ancestraux qui protègent de l'érosion du temps. C'est d'une certaine manière s'enraciner dans l'histoire. La continuité familiale procure donc un réconfort identitaire et rassure l'individu face à l'angoisse de la disparition. C'est ce que Déchaux nomme la filiation eschatologique (Déchaux, 1997).

Dans ce travail de préservation du temps et de l'identité familiale prend place la volonté de conjurer son propre devenir. Les propos sur la projection de soi dans la vieillesse en sont révélateurs, tels ceux inquiets de cette dame, dont la mère est démente : “ *j'espère ne pas devenir comme maman* ” ou encore de cette autre : “ *ma hantise c'est de devenir pareil* ” (Bocquet et alii, 1993 : 86-87).

Le procédé de filiation identitaire qui satisferait à la fois le besoin de continuité et le sentiment de son unicité - par l'inscription dans le temps l'individu se reconnaît aussi comme sujet -, reste dépendant des formes et des valeurs sociales. La montée de l'individualisme contemporain et la place prise par les valeurs d'autonomie et d'affirmation de soi amènent une recomposition des liens sociaux et une redéfinition en particulier des positions à l'intérieur de la famille. Les femmes sont, de par leur place dans la division du travail, considérées comme les gardiennes de l'histoire et de la mémoire familiale, de même qu'elles sont censées assurer les fonctions de médiatrices dans la circulation du travail domestique à l'intérieur des familles et entre les générations. Cependant, parmi les acteurs du groupe familial, elles sont aussi les premières concernées par les revendications d'autonomie. Leur place sur le marché du travail est de moins en moins déterminée par leur place dans le travail domestique. Les générations de femmes changent au regard des transformations sociales (et la réciproque est vraie). Certes, la lignée de la mère reste prépondérante dans les formes prises par les relations familiales, les échanges de services et la circulation des informations. Par exemple, une recherche menée sur l'intensité des liens affectifs entre petits-enfants et grands-parents montre que “ *les grands-parents maternels attirent toujours plus de suffrages que les grands-parents paternels* ” (Fine, 1992 : 337). De

même, la transitivity des relations de parenté serait plus marquée du côté des hommes que du côté des femmes ; les hommes citeraient plus des membres de leur famille d'alliance et se déclarent plus prêts que leurs compagnes à les aider ou à recevoir de l'aide (Coenen-Huther, Kellerhals et Von Allmen 1994). Les femmes sont donc bien les garantes de la transmission et de la mémoire.

Cependant, les caractéristiques du soutien aux anciens, alliées aux transformations de la place des femmes aujourd'hui, font que l'articulation entre la dispensation des soins domestiques et le travail salarié est portée d'abord et avant tout par les femmes. Même si beaucoup de ces femmes invoquent d'abord la dimension affective et le sentiment de dette qui les lie à la personne âgée, le sentiment de la lourdeur de la charge qui se partage peu et qui les contraint à arbitrer, souvent dans la solitude, entre divers espaces-temps et entre diverses relations, les conduit parfois au seuil de la rupture. Une phrase de ce type "*je le fais mais je ne voudrais pas que mes enfants le fassent pour moi ...*", est le signe d'une impérieuse nécessité de s'inscrire dans la lignée en même temps que l'appel vers une émancipation des normes familiales. La construction du lien intergénérationnel se fait à deux dans la relation d'aide ; la génération pivot d'aujourd'hui, travaillée par les valeurs d'autonomie, aura-t-elle les mêmes attentes que la génération qu'elle aide ? Certes le temps est porteur d'injonctions, certes la "disponibilité" et la relation gratuite sont des qualités du lien social à réactiver, mais si les politiques publiques ne prennent pas acte de l'immensité de la tâche accomplie dans la sphère domestique et de l'inégalité de sa distribution, les liens entre générations s'en trouveront fortement ébranlés.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATTIAS-DONFUT, C. (1995). Les solidarités entre générations. Vieillesse, Familles, Etat. Paris : Nathan.
- BLOCH, F. BUISSON, M. (1994) La circulation du don entre générations, ou comment reçoit-on ? *Communications*, 59, 55-71.
- BLOCH, F. BUISSON, M. (1991) Du don à la dette : la construction du lien social familial, *Revue du Mauss*, n°11, 55-71.
- BOCQUET, H. BRIAND, S. CLEMENT, S. DRULHE, M. GRAND, A. GRAND-FILAIRE, A. POUS, J. (1993) *Modes de prise en charge des personnes atteintes de démence sénile*, Rapport pour le Contrat de Recherche auprès du Conseil Régional de Midi-Pyrénées, CeRS, CIEU, Université de Toulouse II et Université de Toulouse III, juin 1993.
- BOCQUET, H. BERTHIER, F. GRAND, A. (1994) L'aide apportée aux personnes âgées dépendantes par les épouses, les filles et les belles-filles, *Revue de Santé Publique*, 6^{ème} année, 235-248.
- CAILLE, A. (1983) Au-delà de la loi et du besoin : bouddhisme, hindouisme et utilitarisme. *Bulletin du MAUSS* n°6, 96-100.
- CARADEC, V. (1998) Les transitions biographiques, étapes du vieillissement. *Prévenir*, n°35, 131-137.
- CLEMENT, S. GRAND, A. GRAND-FILAIRE, A. (1996). Aide aux personnes vieillissantes, (163-189). In : HENRARD J.C, CLEMENT S, DERRIENNIC F (Dir), *Vieillesse, Santé, Société* : Paris, INSERM, 243 p.
- CLEMENT, S. DRULHE, M. (1992). De l'offre rationalisée à une demande polymorphe (127-150). In : *Vieillir dans la ville*, Paris, L'Harmattan.
- CLEMENT, S. MANTOVANI, J. MEMBRADO, M. (1995). *Vieillesse et Espaces Urbains, Modes de spatialisation et Formes de déprise*, Recherche financée par le PIRVilles-CNRS, CIEU CNRS-UTM et CJF INSERM 9406 : Toulouse, 188 p.
- CLEMENT, S. (1996) Qualité de vie à la vieillesse : approches sociologiques. *Gérontologie et société*, n°78, 29-38.
- CLEMENT, S. (1999) Ni " personne âgée " ni " dépendant ", simplement plus vieux. Du désengagement à la " déprise " (97-104). In : Cornelia HUMMEL (Ed), *Les sciences sociales au défi de la grande vieillesse*, Centre Interfacultaire de Gérontologie, Genève, n°1, 285 p.

- COENEN-HUTHER, J. KELLERHALS, J. VON ALLMEN, M. (1994). *Les réseaux de solidarité dans la famille*. Lausanne : Réalités sociales.
- DECHAUX, J.H. (1995) Orientations théoriques en sociologie de la famille : autour de cinq ouvrages récents, *Revue Française de Sociologie* XXXV, 525-550.
- DECHAUX, J.H. (1996). Les services dans la parenté : fonction, régulation, effets, (39-54). In : KAUFFMAN J.C (Dir), *Faire ou faire-faire ? Famille et services*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 248 p.
- DECHAUX, J.H (1997). *Le souvenir des morts, Essai sur le lien de filiation*. : Paris : PUF, 331 p.
- DE SINGLY, F. (1996). *Le soi, le couple et la famille*. Paris : Nathan.
- DRULHE, M. (1993). Effets de la culture sur les représentations et les activités des corps vieillissants In : *Corps, Cultures et Thérapies* : Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- DRULHE, M. (1993) Prise en charge à domicile des déments séniles : quelques aspects de la relation aidant-aidé, *Journées gérontologiques d'Agen*, mars 1993.
- FINE, A. (1992) Grands-parents et aïeux hier et aujourd'hui. *Annales de Démographie Historique*, Société de Démographie Historique : Paris, EHESS, 329-337.
- GRAND, A. GRAND-FILAIRE, A. POUS, J. (1991) Couples, Vieillissements et Gestion des incapacités. *Cahiers de Sociologie et de Démographie Médicale*, XXXIème année, n°1, 15-44.
- GUBERMAN, N. MAHEU, P. MAILLE, C. (1993). *Et si l'amour ne suffisait pas..., Femmes, familles et adultes dépendants*. Québec : Ed du Remue-ménage, 266 p.
- HAGESTAD, G. (1995). La négociation de l'aide : jeux croisés entre familles, sexes et politiques sociales In : Attias-Donfut (Dir), *Les solidarités entre générations, Vieillesse, Familles, Etat* : Paris, Nathan.
- LAVOIE, J.P (1999) La structuration familiale de la prise en charge des parents âgés. Définitions profanes et rapports affectifs. Thèse de Doctorat en Sciences Humaines Appliquées, Université de Montréal.
- MEMBRADO, M. (1999) Expériences de la vieillesse et confrontation au regard des autres (74-79). In : Cornelia Hummel (Ed), *Les sciences sociales face au défi de la grande vieillesse*, Centre Interfacultaire de Gérontologie, Genève, n°1, 285 p.
- SEGALEN, M. (1993). *Sociologie de la famille*. Paris : Armand Colin, coll.U

Résumé

Cet article se propose d'apporter une contribution à la réflexion déjà bien entamée sur l' "aide" à la vieillesse en privilégiant, contre une conception technicienne et unilatérale de la notion d'aide, une perspective interactionniste qui prend en compte le lien intergénérationnel. Tenir ensemble les deux termes de la relation pour une compréhension de la construction identitaire de la personne aidante, suppose un certain nombre de choix. Ainsi, nous développons notre propos autour de trois axes, les formes du vieillir, c'est-à-dire les expériences de la vieillesse au carrefour des regards, la situation "d'aide" dans sa mise en relation complexe entre histoires personnelles et injonctions sociales, enfin, le lien de filiation et l'inscription dans le temps à l'épreuve des transformations sociales et notamment de la montée de l'autonomie.